

conduit en 1810 jusqu'aux *lignes de Torres-Vedras*, quelques milliers de ses troupes. Le général Blake amena une division espagnole à la bataille d'Albuera ; mais les officiers, qui s'y sont trouvés, pourront dire quelles étaient et la discipline et la subordination. Il est bien prouvé qu'il n'y a pas eu un seul soldat espagnol aux trois assauts mémorables de Ciudad-Rodrigo, de Badajoz et de St. Sébastien ; aucun non plus aux batailles de Bussaco et de Fuentes - d'Onor, et en très-petit nombre à la bataille de Salamanque. Après cette dernière bataille ou après la marche de lord Wellington jusqu'à Burgos, le siège de Cadix levé, la régence espagnole recouvra pour quelque temps quelques provinces du royaume, ce qui lui donna la facilité de former entièrement de nouveau en Galice et en Andalousie de nouvelles armées (1), parmi lesquelles lord Wellington, nommé alors généralissime des troupes espagnoles, choisit les corps des généraux Morillo, Longa, Abisbal et Giron, qui lui parurent plus avancés en instruction, quelques-uns avant et d'autres après la bataille de Vittoria. Ces corps restèrent sous son commandement jusqu'à la fin de la guerre, et méritèrent plus d'une fois une mention honorable dans les rapports du généralissime.

Que le ciel nous préserve de l'imputation, que quelqu'un pourrait faire à celui qui a écrit cet opuscule, de ravir à la nation espagnole la plus petite partie de la gloire qu'elle mérite. « Qui pourrait avoir la pensée, » dit M. de Pradt, de ravir aux Espagnols les branches de laurier, qui leur appartiennent ». La loyauté et les excellentes dispositions de la majorité du peuple

(1) Voyez note 12.

espagnol en faveur de la *bonne cause*, ont été un élément nécessaire aux progrès de l'armée anglo-portugaise, par conséquent à la liberté de la Péninsule. La coopération des *Guerrillas* en qualité de troupes légères sur les derrières et sur les flancs de l'ennemi procurèrent à lord Wellington mille ressources et des services multipliés.

S'il peut en résulter quelque blâme de cette relation, il ne doit tomber que sur les vices d'organisation des troupes et leurs auteurs, qui se sont constamment opposés à ce que les Espagnols aient pu acquérir la discipline et la subordination nécessaires, à la guerre (1). Si de tels vices et de semblables auteurs avaient prévalu en Portugal, ce royaume ainsi que l'Espagne et peut-être tout le continent européen seraient encore maintenant sous le joug français.

Ce serait dans ce moment-ci une recherche oiseuse que celle de déterminer jusqu'à quel point les évènements auraient été différents, s'il avait existé une armée espagnole nombreuse et bien disciplinée. La solution de ce problème dépend de l'hypothèse, qu'on établirait relativement à l'année qu'on fixerait pour être en état d'agir sur l'offensive. Elle dépend aussi de la considération qui en découle, savoir : si dans ce cas il se serait formée une armée portugaise pareille à celle qu'on a vue dans les combats, depuis 1810 jusqu'aux derniers jours de la guerre.

Voici, honorable Abbé, ce que nous avons cru indispensable pour vous donner une idée de l'insuffisance de l'ouvrage en question, et en vous renouvelant les protestations de la plus véritable estime, etc.

Je suis votre très-humble et très-obéissant serviteur,

A. V.

(1) Voyez note 13.

APPENDICE.

NOTE 1, PAGE 7.

Première réponse à M. de Pradt.

Napoléon poursuivit en personne l'armée anglaise jusqu'à Astorga en Galice, Ney et Soult jusqu'à la Corogne. M. de Pradt se trompe d'une manière fort étrange, quand il dit que Napoléon n'est allé que jusqu'à Bénévent dans le royaume de Léon, de façon à faire à-peu-près croire que l'armée française, n'ayant pas passé plus loin, aurait laissé les Anglais poursuivre leur retraite librement jusqu'à la Corogne. On pourrait penser que M. de Pradt a voulu par là éviter de parler de la bataille de la Corogne. Voici ses paroles : « Cette » course jusqu'à Bénévent, car c'est le nom qu'on lui » donna, du lieu où finit la poursuite de l'armée an- » glaise, sauva le Portugal; sans cela Napoléon y mar- » chait ». Et voici ce que dit le bulletin français du 2 janvier 1809. « L'empereur arriva à Astorga le 1^{er}. » janvier..... Il donna au duc de Dalmatie la mission » honorable de poursuivre les Anglais jusqu'au lieu de » leur embarquement et de les jeter dans la mer à » la pointe de l'épée. »

NOTE 2, PAGE 8.

*De la nouvelle organisation de l'armée portugaise
en 1808 et 1809.*

L'armée portugaise actuelle fut organisée entièrement de nouveau depuis 1808, et quoiqu'on ait adopté alors

les anciens noms des régimens et qu'on y ait admis plusieurs officiers et anciens soldats, il n'existait alors aucun des corps, que le Prince Régent avait laissés, quand il passa au Brésil; parce que le général Junot, qui s'empara du royaume, avait eu l'adresse de licencier toute l'armée portugaise et de la réduire seulement à 12 mille hommes choisis, qu'il envoya, comme en cadeau, à Napoléon. Plus de la moitié de ces soldats désertèrent en Espagne, et il n'arriva à Bayonne que cinq ou six mille hommes au plus. Ceux-ci furent employés par Napoléon contre l'Autriche et la Prusse, où ils périrent presque tous.

En outre le général Junot avait mis en sûreté tous les dépôts d'armes appartenant, soit aux troupes de ligne, soit aux régimens de milices, de manière qu'au moment, où les Portugais s'insurgèrent contre les Français, ils n'avaient ni troupes, ni moyen de les armer. C'est ce qui étonna le plus sir Arthur Wellesley (lord Wellington), quand il arriva cette année en Portugal: il écrivit en conséquence à son ministère, que l'insurrection des Portugais lui semblait plus surprenante, parce que s'il restait encore aux Espagnols quelques troupes et tous leurs arsenaux, il n'en restait aux Portugais aucun, qui en mérita le nom.

L'Histoire du Portugal, sous ce point de vue, met en défaut les calculs et la sagacité des plus habiles politiques. Cette nation s'est montrée belliqueuse dans tous les temps; et portée à défendre sa patrie, elle a fait des prodiges de valeur aussi souvent qu'elle fut bien dirigée. Elle fut néanmoins subjuguée deux fois en 1580 et en 1807 sans faire la moindre résistance; mais elle s'est aussi insurgée deux fois contre l'ennemi, qui l'opprimait, sans avoir à sa disposition aucun moyen de résistance, et réussit également; la première fois en 1640 et la seconde en 1808.

Sir Robert Wilson et la légion lusitanienne.

Il se trouvera peut-être quelqu'un, qui voudra signaler, parmi les causes qui retardèrent l'invasion du maréchal Victor, l'expédition ou plutôt la série d'entreprises de sir Robert Wilson, à la tête d'un corps de Portugais et de quelques Espagnols, entre Ciudad-Rodrigo et les frontières du Portugal. On ne rendrait pas justice à cet officier, si l'on n'offrait pas quelques détails sur ses opérations, dont on ne pourrait pas faire connaître l'importance, sans quelque explication préliminaire. C'est l'objet de la présente note.

On lit dans une brochure, qui parut en Italie, après que cet opuscule eût été écrit, savoir, la *Vie de lord Wellington*, que sir Robert Wilson, après avoir pris position à Ciudad-Rodrigo avec un corps de Portugais, qu'il avait formé, avait coupé la communication du maréchal Victor avec Soult. On montrera par la suite, que cette assertion, véritable en partie, n'est pas exprimée d'une manière exacte.

Au mois de juillet 1808, il se trouva en Angleterre bon nombre d'officiers et de soldats portugais, qui s'étaient réfugiés sur l'escadre anglaise (qui bloqua les ports du Portugal, dès le moment que ce pays fut occupé par le général Junot). Confians dans les promesses, faites par sir Charles Cotton, dans des proclamations répandues sur les côtes, portant que tous les officiers et soldats portugais de terre ou de mer, qui voudraient abandonner le service de l'usurpateur et rentrer à celui de leur légitime souverain, seraient

transportés au Brésil aux dépens de la Grande-Bretagne ; ces officiers et soldats attendaient à Plymouth les transports pour cette destination, quand arriva la nouvelle de l'insurrection du Portugal et de l'installation d'une Junte de gouvernement suprême à Porto, pour les provinces du nord de ce royaume. Ces officiers, ayant alors à leur tête les colonels *Moura* et *Lecor*, aujourd'hui généraux, s'adressèrent au gouvernement anglais, demandant des armes et des secours pécuniaires afin de former de ce dépôt un corps pour retourner en Portugal, au secours de leurs compatriotes. Le gouvernement anglais accueillit cette proposition, et comme entre ces officiers et soldats, il y en avait d'infanterie, de cavalerie et d'artillerie, on se décida à former le cadre d'une légion composée des trois armes, qui serait portée au complet à Porto. Sir Robert Wilson fût choisi par le gouvernement anglais pour avoir l'œil sur la distribution des armes et de l'habillement et surveiller la formation du corps ; mais cet officier, arrivé à Porto, fut nommé commandant de la légion par l'évêque de Porto, président de la Junte.

S'il paraît surprenant à quelqu'un que le gouvernement anglais ait pris précaution de nommer des officiers anglais pour surveiller la formation de ce corps, il cessera de s'en étonner s'il veut réfléchir que trop souvent la Grande-Bretagne avait fait des dons très-considérables en armes, en munitions et en argent, à diverses époques et sur différens points du continent, lesquels, ayant été distribués sans précaution, étaient promptement tombés dans les mains des Français. C'est ce qui venait d'arriver depuis peu en Galice. Les Portugais, de leur côté, étaient alors si dépourvus d'armes et si impatiens de s'armer, qu'ils auraient passé par-dessus toute condition quelconque, pour en avoir. Il convient

d'observer en leur honneur que les fusils anglais , qui leur furent distribués , ont été les premiers , qui ne soient pas tombés dans les mains de l'ennemi.

Sir Robert Wilson fit très - promptement armer et discipliner un bataillon d'environ 1200 hommes. La foule de volontaires qui se présentaient , était telle , qu'il lui eut été aussi facile , écrivait-il , de former un corps de dix mille hommes , qu'un de deux ou trois mille ; mais ses ennemis prétendaient que l'officier , à qui l'on pouvait confier un corps de deux mille hommes , ne serait peut-être pas en état d'en commander dix mille. On a cru dans le temps , qu'il avait eu le projet de faire passer cette légion au service anglais , et de la porter alors à un plus grand complet. Mais s'il conçut une telle pensée , elle ne lui réussit point ; au contraire les armes et les effets d'habillement destinés au 2^{me}. et 3^{me}. bataillons , tardèrent long - temps à arriver à Porto , ayant été expédiés par erreur à Santander , avec d'autres armemens et des munitions destinés par le gouvernement anglais pour l'armée espagnole. Sir Robert Wilson s'en impatienta , laissa à Porto un des officiers qui l'avaient accompagné , le baron d'Eben , gentilhomme prussien , pour former et commander le second bataillon , aussitôt que l'habillement serait arrivé , et il se mit en mouvement avec le premier bataillon et deux ou trois compagnies de cavalerie et d'artillerie , sur les frontières de Beira , avec le projet de rejoindre sir John Moore à Salamanque. Mais à peine sorti des frontières portugaises , il apprit la nouvelle de la marche précipitée et rétrograde de l'armée anglaise et que Napoléon lui ayant coupé la retraite sur le Portugal , elle se dirigeait sur la Corogne. En conséquence sir Robert Wilson ne passa pas plus loin ; il s'y arrêta , et d'accord avec la Junte de Ciudad - Rodrigo , qui lui avait

déferé le commandement de quelques troupes qu'elle avait, il se forma un corps de deux à trois mille hommes, avec lequel il commença à faire des excursions contre tous les postes et détachemens français qu'il put surprendre, depuis Ciudad-Rodrigo, jusqu'à Salamanque, du côté du nord, et du côté du midi, jusqu'à Placencia. Ces excursions furent si bien méditées et exécutées avec une telle bravoure, que le maréchal Victor, tardant toujours à se montrer, sir Robert Wilson se rendit maître de toute l'étendue de ce pays, et fit croire au général français qui se trouvait à Salamanque, que son corps était bien plus fort qu'il ne l'était réellement. C'est ce qui a induit à révoquer en doute l'information (qui était très-véritable) que les Français avaient reçue, ainsi qu'on le lit dans le *Moniteur*, qu'il n'y avait en Portugal d'autres troupes anglaises que trois ou quatre mille hommes qui se trouvaient à Lisbonne avec le général Craddock. Au contraire les Français de Salamanque crurent que sir Robert Wilson agissait avec un corps avancé de l'armée anglaise, ce qui les induisit à s'abstenir de toute tentative contre le Portugal, dans les mois de janvier, février, mars, du côté de Beira, où la plus faible invasion aurait été suffisante pour faire embarquer en toute hâte le général Craddock. Personne ne peut révoquer en doute que cet abandon n'eût été fatal au Portugal, car à cette époque le royaume se trouvait dans une espèce d'anarchie et il n'y existait point d'armée, au moins qui en méritât le nom, malgré toutes les peines que se donnait M. Villiers ministre anglais.

Ce service, sans être l'unique, est le plus grand que sir Robert Wilson ait rendu. Ses opérations, depuis le mois de décembre 1808 jusqu'au mois d'avril, ont été simultanées avec la glorieuse résistance opposée par le

général Silveira au maréchal Soult , du côté septentrional du royaume : tous les deux , en gagnant du temps , préparèrent les voies au futur triomphe du passage du Douro. Sir Robert Wilson laissa , vers ce temps-là , le commandement de la légion au colonel Grant , qui a fait depuis , comme l'on a remarqué plus haut , la belle défense du pont d'Alcantara contre le général Victor.

Les opérations de sir Robert Wilson ont très-certainement empêché la communication de tous les généraux français avec Soult , par la route de Ciudad-Rodrigo à Salamanque , mais pas plus en particulier celle du maréchal Victor que de tout autre , ce maréchal ne s'étant mis en mouvement dans la direction du Portugal que vers la fin d'avril. Ces opérations ont eu un autre effet fort avantageux à la bonne cause. Doué d'une imagination vive et d'une énergie ardente , sir Robert Wilson écrit avec enthousiasme sur les qualités militaires des Portugais et gagna plusieurs partisans à l'opinion (singulière alors) , d'après laquelle ceux-ci pouvaient devenir d'excellentes troupes. Le baron d'Eben en écrivit autant. Ce dernier ayant formé le second bataillon de la légion Lusitanienne , ne rejoignit pas sir R. Wilson ; il fut retenu par l'évêque de Porto et eut à combattre l'armée du maréchal Soult avec des forces très-inégales. Nommé tumultueusement par le peuple de la province de Minho commandant en chef , il rendit compte de traits merveilleux d'intrépidité des paysans portugais , qui , dépourvus d'armes , ou n'en ayant que de divers calibres , sans gibernes ni cartouches , ayant la poudre et les balles dans les poches , n'hésitaient pas à heurter de front les masses régulières des bataillons français. C'est par de tels moyens et par des attaques aussi fortuites , que se préparait le triomphe de la future armée portugaise !

Sir Robert Wilson écrivit aussi des louanges des Espagnols, et il s'écriait, que, ne pas tirer parti des qualités militaires des paysans de la Péninsule, était la même chose, que jeter les cartes sur la table, quand on avait un beau jeu en main. Le fait est qu'indirectement et sans le vouloir, les préjugés des trois nations ont concouru à ce que la formation régulière de l'armée portugaise fut l'unique : les Anglais, en s'obstinant pendant deux ans à combiner tous leurs plans avec les Espagnols seulement, ces derniers ne se laissant jamais discipliner, et les Français en faisant toujours fort peu de cas de la résistance, qui pourrait leur être faite par les Portugais.

Le ministre anglais, dont il est question plus haut, mérite les plus grands éloges, pour avoir été un des plus chauds défenseurs de l'opinion qu'il serait utile de former une armée portugaise. Il a presque ramené à son avis l'opinion contraire du ministère britannique. Parmi les lettres imprimées dans les feuilles publiques, on lit une dépêche du secrétaire-d'état des affaires étrangères, qui autorise M. Villiers à dépenser jusqu'à la concurrence d'une certaine somme avec les levées portugaises, « s'il croit véritablement qu'elles puissent être de quelque utilité. »

NOTE 4, PAGE 22.

Des armées de la Junte suprême.

La Junte suprême publia l'état des armées qu'elle avait sur pied après le départ de Napoléon, comme il suit :

Marquis de la Romana	19,000 hommes.
Armée des Asturies	14,000
Généraux Cuesta et Albuquerque. . .	49,000
Général Urbino	14,000

Tels étaient les restes de ces armées que Napoléon et ses généraux avaient dissipées ; mais à la honte de tous les secours en armes et munitions que l'Angleterre fournissait , la plus grande partie de ces troupes ou n'existaient que sur le papier , ou étaient sans armes , sans habits , sans discipline et sans la moindre subordination.

L'armée du général Cuesta avait la réputation d'être la meilleure de toutes jusqu'aux journées de Medelin et de Talavera. Des débris de cette armée , on forma dans la Manche l'armée du général Arizaga , forte de 56,000 hommes , qui entreprit de reprendre Madrid et fut dispersée au premier choc , par les Français , à Ocagna , dans le mois de novembre 1809. Après cette époque , l'armée espagnole n'exista plus jusqu'à l'année 1812 , ou pour mieux dire , jusqu'en 1813.

NOTE 5, PAGE 25.

De la grande analogie entre la dernière guerre de la Péninsule et celles de Viriate et de Sertorius.

La vérité de cette assertion frappera facilement quiconque connaît à fond l'histoire de la Péninsule , si l'on réfléchit sur les guerres diverses qui ont eu pour but la possession entière de ce pays , et si l'on observe qu'aucune autre que la dernière n'eut le caractère de celles qui , dans des temps très-anciens , furent entreprises par Viriate et Sertorius contre les Romains. C'est uniquement dans la dernière guerre que l'on trouvera la même étroite alliance entre tous les peuples de la Péninsule , pour secouer le joug de l'usurpateur , et que l'on verra les efforts de cette nation , guidée par un seul chef , par un seul général , soit national , soit étranger.

Cette recherche sera encore réduite de beaucoup, pour ceux à qui l'histoire n'est pas familière, s'ils veulent bien réfléchir que ce caractère exclut premièrement toutes les guerres des anciens peuples de la Péninsule entre eux, ainsi que celles qui eurent lieu entre les royaumes qui se sont formés après les invasions des barbares du Nord et des Arabes, et même les guerres des royaumes chrétiens contre les Arabes ou Maures, pendant sept siècles jusqu'à l'expulsion de ces derniers.

Si on veut considérer les machinations politiques de Louis XIV, et l'expédition de ses armées en faveur de son petit fils Philippe V, comme une invasion, on reconnaîtra toutefois, que la monarchie espagnole s'est toute déclarée en sa faveur, à l'exception du royaume d'Arragon et particulièrement de la province de Catalogne, qui ont embrassé le parti de l'archiduc, devenu depuis l'empereur Charles VI, soutenu par l'Angleterre, la Hollande, l'Autriche et le Portugal. Cette guerre dite de succession, eut l'apparence d'une guerre civile et en effet elle se fit presque toute entre Madrid et Barcelone. Ferdinand le catholique, Charles I^{er}. et Philippe II ont combattu les Français pendant de longues années en Italie, sans se battre sur leurs frontières respectives. L'invasion du prince anglais, fils d'Édouard III, surnommé le Prince Noir, fut temporaire et amenée par suite d'une espèce de guerre civile en Espagne.

L'esprit du lecteur se reportant en arrière et ne perdant jamais de vue le caractère de la dernière guerre, croira peut-être appercevoir quelque analogie entre celle-ci et l'invasion des Arabes en 714. L'histoire de ces temps est si obscure, qu'on sait à peine que l'occupation de l'Espagne a été générale et rapide et qu'il

n'y eut point de résistance, que long-temps après, aux deux points extrêmes, les Asturies et la Navarre. Cette résistance fut dans l'origine si faible qu'il a fallu sept siècles aux chrétiens pour en chasser les Arabes; et on peut avancer qu'on n'y aurait pas réussi, si la monarchie arabe ne s'était pas affaiblie, après s'être rendue indépendante de celle de l'Orient. On en peut dire tout autant des invasions des Suèves, des Alains, des Vandales et des Visigoths. Ces peuples firent des conquêtes, passèrent et s'y établirent ou en furent chassés, sans que les peuples de l'Espagne prissent part à la défense de leur pays. C'est ce qui est arrivé partout à l'empire romain : la résistance cessait là où manquaient les légions; les peuples, qui leur étaient soumis, ne formaient pas un corps de nation.

— Pour ce qui concerne la guerre entre Jules César et les fils de Pompée, ainsi que celle des Romains et les Carthaginois, on trouvera que la Péninsule était divisée entre les deux partis. La seconde guerre punique eut pour motif, au dire des historiens romains, les hostilités faites par les Carthaginois contre la ville de Sagonte, alliée des Romains. Tout au contraire Viriate et Sertorius ont cherché tous les deux à résister aux Romains et à les chasser avec les propres forces de la Péninsule et avec l'appui ou l'assentiment commun de la généralité de ses habitans. On sait que le premier était né dans la Lusitanie. A son exemple et soixante ans plus tard Sertorius seul, suivi d'un petit nombre d'amis, échappé à la ruine totale du parti de Marius dans toute la domination de la république, choisit la Lusitanie, comme la contrée la plus éloignée du centre de la république, pour s'y établir et commencer ses entreprises. Les événemens, qui en résultèrent, sont bien connus : les consuls et les prêteurs furent vaincus, humiliés, et les Ro-

maines , pour échapper à de si terribles ennemis , ont eu recours à ces mêmes moyens , qui avaient paru odieux aux temps des Curius et des Fabricius.

La méthode adoptée par chacun de ces braves généraux fut uniformément celle de se rendre forts , avant tout , sur les montagnes de Lusitanie. Ils débouchaient de là pour faire leurs tentatives contre les forces des Romains et se retiraient à chaque revers dans les mêmes positions de la Lusitanie pour réparer leurs pertes et attendre le moment favorable de recommencer de nouvelles opérations. Il en résulte qu'à l'époque où l'un et l'autre furent traiteusement assassinés , ils s'étaient rendus maîtres de presque toute l'Espagne. Lord Wellington fut plus heureux , ou notre siècle n'est pas aussi méchant qu'on le prétend. Ce général vécut , après avoir délivré la Péninsule , pour sauver l'Europe à Waterloo.

Toute l'histoire militaire de la Péninsule , à l'exception de celle des guerres de Viriate et de Sertorius , ne signale aucun autre événement , qui pût fournir des lumières sur ce point à lord Wellington , que la longue défense , que le roi Jean I^{er}. de Portugal a faite dans les murs de Lisbonne contre le roi Jean de Castille , aidé aussi par les Français. Ce dernier étant sous quelques rapports , prétendant légitime à la couronne , avait aussi pour lui une partie de la nation portugaise. La famine et les maladies abimèrent l'armée Castillane , comme celle de Masséna , et sur ses derrières se prépara la défaite totale que le roi de Castille avec les Français éprouva dans la bataille d'Aljubarrota. Ce n'est donc pas des observations de l'ancien général Stuwart et dans les lettres qu'il laissa , que fut reconnue l'importance militaire de cet espace de pays entre le Tage et la mer , sur lequel Lisbonne est située , comme paraît avoir voulu